

---

## La vie mondaine et littéraire au château du Raincy

par Georges GUYONNET (20 avril 1955)

Si quelque diable boiteux, bravant le temps et l'espace, pouvait nous emporter sur la plus haute branche d'un arbre de la forêt de Bondy, vers 1675 par exemple, et soulever pour nous les toits d'alentours, quel passionnant spectacle s'offrirait à nos yeux.

À Livry, nous verrions peut-être Madame de Sévigné écrivant à sa fille ... et à la postérité, tandis que le Bien Bon Abbé commandataire fort pratique, aligne dans son cabinet de travail des chiffres de revenus beaucoup moins fantastiques que les ombres jetées sur les murs par la lueur dansante de la chandelle fumeuse. À Maison-Rouge, Mme de Chevreuse qui a fait tourner et vu tomber tant de têtes, pourrait, à cette heure, être prosternée devant quelque crucifix d'ivoire et s'abîmer dans l'humilité par laquelle cette orgueilleuse voulut finir sa vie, tandis, qu'à quelques toises d'ici, Mme Guyonne Marguerite de Cossé-Brissac rêve douloureusement devant sa crosse abbatiale qui va lui être enlevée au profit d'une sœur de Mlle de Fontanges, maîtresse du roi.

Dans les villages d'alentours, nous verrions sans doute le seigneur du lieu somnoler sur sa partie de whist ou de tric-trac, tandis que ses administrés veillent paisiblement les uns chez les autres, doucement bercés par la chanson des rouets à filer des filles et le récit monotone d'un paysan qui a fait campagne dans les armées royales.

Mais il n'entre pas dans notre propos de nous attarder à soulever la tuile brune des monastères ni le chaume des maisons de laboureurs. C'est le chapeau d'ardoise aux galbes élégants qui coiffe le château du Raincy que nous voudrions lever quelques minutes, pour voir ce qui se passe entre ses murs tendus de tapisserie ou de brocatelle.

Et certes, ce ne sont point les chants des laboureurs ou le murmure des patenôtres que nos oreilles saisiront, mais bien les notes de cristal d'une épinette, les éclats d'un poète disant ses vers ou le rire saluant les saillies de messieurs jouant aux beaux esprits pour plaire à leurs cavalières en vertugadin.

Du moins, ce spectacle est-il celui que vous promet le titre de cette causerie, mais, n'étant pas tout à fait diable et fort peu conférencier, parviendrons-nous à vous l'offrir ?

Cette vie mondaine et littéraire de l'ancien Raincy, pour brillante qu'elle ait été, fut, à tout prendre, extrêmement courte. Deux siècles ont suffi pour voir se lever

et disparaître cet étincelant météore au firmament de la vie française. Ce laps de temps, il est vrai, est encore supérieur à celui qui fut imparti à une certaine société pour atteindre son incomparable raffinement et s'effondrer dans le sang.

Le petit prieuré des moines de Tiron qui est à l'origine du Raincy ne fut certainement pas un foyer de vie intellectuelle. À coup sûr, les frères que les moines envoyèrent au Raincy n'appartenaient pas à cette classe de fins lettrés et d'artistes à laquelle nous devons les admirables manuscrits médiévaux. Ce devaient être de rudes hommes, aux mains calleuses, fils de paysans attachés à cette terre qu'ils défrichaient pour le service de Dieu. Leur règle voulait qu'ils s'adonnassent aux travaux manuels. Et nous les imaginons, dans leurs petits bâtiments conventuels pouvant contenir une douzaine de religieux, levés bien avant le jour pour chanter mâtines et se couchant le soir sur leurs grabats, harassés d'avoir grignoté quelques perches d'essarts sur la forêt de Bondy, et fort peu soucieux de faire œuvre d'exégètes.

Ainsi un siècle, deux siècles, quatre siècles passent, l'ordre de Tiron perd de son prestige et se fait absorber par la congrégation de Saint-Maur. Les moines défricheurs n'ont plus rien à faire au Raincy, où une seigneurie laïque s'est, du reste, enracinée. Mais, là non plus, la vie mondaine n'est guère développée et le vieux manoir dont Jacques Bordier se rend acquéreur en 1639 n'a jamais dû voir en fait de réceptions que celles offertes par le seigneur à ses fermiers et aux nobliaux d'alentour. Ces visites de bon voisinage étaient d'une simplicité toute patriarcale, l'hôte faisait visiter son potager, ses vignes, apprécier le velouté de son vin, la belle venue de son élevage et l'on soupait sur une nappe de lin blanc, comme dans les jolies gravures d'Abraham Bosse, en devisant de belles lettres ... ou, déjà, des impôts qui rentrent mal.

On traversait alors l'une des grandes fièvres de croissance de la société française et ses contemporains devaient avoir un peu cette impression de fuite éperdue du temps que nous connaissons bien.

Des faits, insignifiants en apparence, vont avoir des répercussions considérables. Et, parce qu'un charron ingénieux invente l'avant-train tournant, les carrosses ne vont plus être de lourds et peu maniables véhicules, mais d'élégants salons par les vitres desquels il est de bon ton de converser.

Il n'en faudra pas davantage pour que la physionomie de Paris soit modifiée, et que ses quartiers neufs soient dotés de larges avenues, mails et cours, sur lesquels la bonne société tiendra salon. Pour recevoir ces belles relations, qui peuvent maintenant se déplacer sans trop de peine, il sied de posséder une campagne, que le siècle suivant appellera chaumière, chartreuse ou folie. C'est le but que poursuit Jacques Bordier qui, dès 1640, confie à Le Vau la construction du château du Raincy.

Nous savons peu de choses sur les réceptions de Bordier au Raincy, bien qu'elles aient dû connaître un certain faste car l'homme était si bien en cour qu'il reçut le roi et la reine mère au Raincy, en 1648. En outre, si son fils, également prénommé Jacques, étourneau et maître-fou s'il en fut, s'est livré au Raincy à quelques unes de ses incartades, on ne dut pas s'y ennuyer. C'est ce Jacques

Bordier jeune qui passa une heure à chanter à pleine gorge devant une barrière de sergents :

*Les recors et les sergents  
Sont des gens  
Qui ne sont point obligeants.*

Il cessa lorsque les sergents, les oreilles échauffées, se disposèrent à le bâtonner vigoureusement. Ce Bordier, quelque peu poète, était l'un des commensaux de Mlle de Scudéry devant laquelle (et peut-être pour laquelle) il écrivit un madrigal qui est à l'origine d'une mystification littéraire assez piquante.

Ménage, jaloux du succès de Bordier, traduisit ses vers en italien et fit passer cette traduction pour un sonnet du Tasse, basement plagé par M. de Raincy. Celui-ci se défendit énergiquement d'avoir eu connaissance de ce pseudo-sonnet et l'affaire fut portée devant Chapelain, l'oracle littéraire de l'époque. Ce dernier déclara sans hésiter que tout prouvait l'originalité du poème du Tasse et son adaptation, du reste fort mauvaise à son gré, par Bordier. Ménage, fier de son triomphe ne s'en tint pas là et communiqua les deux pièces de vers à Mme de Sévigné ; La spirituelle marquise, plus fine que Chapelain, sinon plus savante, affirma tranquillement que ceux du Tasse étaient « lourds et mal faits » et ceux de Bordier admirables. Il va de soi que Menage n'aurait pas ébruité ce verdict si Mlle de Scudéry, résolue à le confondre, ne l'avait forcé à dévoiler sa supercherie. Raincy sortit grandi de l'affaire, Ménage y gagna de sévères critiques, quant à Chapelain, il y récolta les sarcasmes que nous avons décochés ces dernières années aux fameux experts qui authentifièrent gravement tant de tableaux, de poisons et d'écritures parfaitement faux.

Ni ce Bordier, ni ses frères ne s'intéressèrent au château paternel, et le 12 septembre 1663 ils vendirent le Raincy à la princesse Palatine.

Cette Palatine, il est superflu de le préciser, n'est point n'est point la grosse Allemande, la « rude gaillarde » de Paul Reboux, c'est Anne de Gonzague, radieusement belle, à l'intelligence aiguë, à l'esprit sceptique, gagnée à la philosophie de Spinoza et dont l'action politique a une influence considérable. Car, dira Bossuet dans son oraison funèbre « le génie de la princesse Palatine se trouva également propre aux divertissements et aux affaires ; la Cour ne vit jamais rien de plus engageant ; et, sans parler de sa pénétration, ni de fertilité infinie de ses expédients, tout cédait au charme secret de ses entretiens ». Anne de Gonzague, vous le savez, finira ses jours dans les plus cruelles mortifications, et c'est le Raincy qui sera sa retraite favorite.

Mais le chemin de Damas ne s'offre pas encore aux pas de la princesse. Elle est alors tout entière accaparée par « les divertissements et les affaires » et la plus importante qu'elle poursuive, au moment où elle achète le Raincy, est le mariage de sa fille aînée, qui va avoir 16 ans. Sa sœur, Louise-Marie de Gonzague, veuve du roi Ladislas de Pologne et remariée à Jean Casimir, un ancien religieux qu'elle a pu faire élire roi, s'est chargée de lui trouver un époux. N'ayant pas d'enfant, elle a adopté sa nièce et mis la couronne de Pologne dans sa corbeille de mariage, royal cadeau qui lui a permis d'offrir la main de la petite Anne au duc

d'Enghien, fils du Grand Condé, que de tendres sentiments lient à la Palatine. Mais Louis XIV n'est pas très favorable à cette union et il faut qu'on lui montre les risques d'un partage de la Pologne si un interrègne survenait pour qu'il accorde enfin son autorisation. Le contrat de mariage est aussitôt préparé, signé, et deux mois plus tard, au Raincy rapidement aménagé, les deux familles célèbrent les accordailles en présence du roi.

C'est le prélude à une longue suite de fêtes, de réceptions et de chasses à courre qui vont faire du Raincy un lieu de délices incomparables.

De longs mois durant, les jeunes époux, qui partagent leur temps entre Chantilly et le Raincy, vont vivre dans la féerie sans cesse renouvelée de soupers d'apparat, de collations champêtres, de fêtes nocturnes, sous les halliers de la forêt piquetés de lanternes multicolores. Autour d'eux, on ne parlera que de ballets, pantomimes, travestis, et ils pourront croire que le chant des violons n'est que l'écho de leur amoureux dialogue.

L'union des enfants a encore rapproché les parents : la princesse Palatine qui règne en maîtresse de maison à Chantilly, s'ingénie à rendre le Raincy aussi plaisant que possible au Grand Condé et cette prévenance sera à l'origine d'un des grands faits de l'histoire du château.

Le 12 mai 1664, le roi fait jouer à Versailles les trois premiers actes du Tartuffe de Molière, qui déclenche aussitôt contre lui une si vigoureuse cabale que Louis XIV se crut obligé d'interdire la représentation de la pièce. C'était lui donner l'attrait du fruit défendu. Monsieur, frère du roi, la fait jouer à Villers-Cotterêts le 24 septembre, et le Grand Condé manifeste son désir de l'entendre plus à loisir. Immédiatement la princesse palatine se met en devoir de réaliser le souhait de son illustre ami, et, le 29 novembre 1664, les trois premiers actes du Tartuffe ; les seuls achevés à cette époque, sont joués au Raincy. Condé, ravi, donne 100 pistoles d'or à Molière ... et des conseils pour achever sa pièce. Moins d'un an plus tard, le Tartuffe, remanié et fini, est donné en première au château du Raincy.

Le duc d'Enghien, chargé par sa belle-mère des fonctions de régisseur, aménage le grand salon en salle de spectacle. De somptueuses tapisseries judicieusement drapées transforment l'hémicycle nord en une scène spacieuse, l'une des galeries forme la loggia des musiciens, mais le vaste salon, éclairé par une multitude de bougies, est encore trop petit pour contenir l'élégante foule de spectateurs qui déborde dans la salle des Bacchanales et jusque sur le palier du grand escalier. La pièce, qui avait été mise en scène à Paris par Molière et un envoyé du duc d'Enghien, fut magistralement jouée et remporta un succès total.

La fameuse comédie ne fut présentée au grand public que quatre ans plus tard et c'est donc d'une authentique première que bénéficia le Raincy.

A l'heure où les Parisiens s'ébadaissaient aux hypocrisies de Tartuffe, les rires s'éteignaient au château du Raincy. La sœur de la Palatine venait de mourir et son mari, Jean Casimir, roi d'occasion, laissait tomber la couronne de Pologne de sa tête sans volonté. Profondément affecté par la mort de sa femme, incapable

de faire face à l'anarchie qui s'abat sur ses états, il abdique et prend le chemin de l'exil. Le prince de Condé et son fils, ce duc d'Enghien auquel un trône avait été promis, vont attendre Jean Casimir à Meaux et le ramènent au Raincy. Il y séjourne peu de temps et retourne tout aussitôt à son état ecclésiastique.

Ces épreuves, ces deuils, jalons cruels d'une longue existence, et aussi un songe mystérieux - qu'elle fit peut-être au Raincy - ont profondément bouleversé la Palatine. Dieu l'appelle, mais le chemin qu'elle a suivi jusqu'ici l'en a fort éloignée et rendu plus pénible celui qu'il lui faut parcourir pour retrouver sa présence.

Torturée dans son âme et dans son corps, celle qui allait d'instinct vers la lutte et les plaisirs cherche maintenant le calme et la solitude. Et c'est son cher Raincy qui les lui offrira le plus souvent. Les vastes appartements d'apparat et les altières futaies du parc ne se justifient plus à ses yeux que parce qu'ils constituent le cadre paisible de ses méditations. Bossuet la visite souvent, en voisin, et lui apporte l'immense réconfort de son éloquente parole. Pourquoi faut-il, hélas, que nous ne sachions rien du Raincy foyer de vie spirituelle, et que nous ignorions tout des entretiens de ce maître de l'éloquence sacrée et de cette femme supérieure, anxieuse de trouver au prix de ses larmes, la voie qui mène au salut éternel.

Anne de Gonzague, princesse Palatine, mourut en 1684 et ses trois filles conservèrent le Raincy en indivis jusqu'en 1697.

Louis Sanguin, marquis de Livry, rejeton d'une famille installée en ce lieu depuis le 15<sup>ème</sup> siècle, se rend acquéreur du château. Ce Sanguin est un assez singulier personnage, dans son extérieur au moins ; et le portrait qu'en trace le féroce Saint-Simon vaut qu'on s'y arrête un instant :

« Livry était familier avec Louis XIV. Il faisait assez mauvaise chère et, très malpropre, il s'enivrait souvent le soir. Il est pourtant vrai qu'il ne buvait jamais de vin pur, mais une carafe d'eau lui aurait bien duré une année. Il buvait sa bouteille en se levant, avec une croûte de pain et a vécu 80 ans dans la santé la plus égale et la plus parfaite et la tête comme il l'avait eue toute sa vie ».

Ce grignoteur de croûtes de pain, quelque peu ivrogne, est aussi un grand seigneur. Son premier soin est de faire transférer au domaine de Raincy le siège de son marquisat de Livry et d'organiser en sa nouvelle propriété les magnifiques réceptions dont Livry était autrefois le cadre. Le dauphin, auquel Sanguin avait déjà donné une fête splendide, réglée sur les dessins de Berrin, dessinateur ordinaire du roi et le duc de Portland, ambassadeur d'Angleterre, sans parler d'un monde de personnages moins importants, furent reçus au Raincy dès 1698. Mehemet Effendi, le célèbre homme d'état ottoman, vient à son tour au Raincy, dont il dut éblouir les soubrettes par le faste de ses costumes et la richesse de ses turbans. En 1717, c'est le tsar Pierre 1<sup>er</sup> qui, se rendant à Spa, s'arrête au Raincy dont il apprécie hautement le splendide aménagement.

Le 6 novembre 1723, le marquis de Livry mourut en son château du Raincy et son fils, Louis, comte de Livry, premier maître d'hôtel du roi, hérite de tous ses biens.

Il poursuit les embellissements du Raincy, commencés par son père, et c'est lui qui fera aménager, vers 1739, les fameuses cuisines à la porte desquelles se lit l'hospitalière et prometteuse devise « pro usu et abusu ». Les plus éminents artistes du siècle sont conviés à déployer leurs talents pour parer ce château que le maître de céans veut parfait en tous points et digne de recevoir les hôtes illustres qu'il se propose d'y convier, car son penchant naturel aussi bien que ses fonctions à la Cour lui ont donné le goût du faste et du luxe raffiné. Monseigneur le dauphin, lorsqu'il a couru le loup en forêt de Bondy toute la journée, ne dédaigne pas de coucher au Raincy. Le duc de Berry l'accompagne à l'occasion, et la soirée se passe à parler chevaux, chasse, bon vin et bonne chère. Quelquefois des dames de la Cour accompagnent ces messieurs et l'on imagine (avec un peu d'envie peut-être) ce que pouvaient être ces parties fines, entre gens polis par une très vieille civilisation et pour lesquels la vie ne semblait devoir être qu'une longue suite de félicités de tous ordres. Un poète dira bientôt, faisant allusion aux joyeux vivants qui entouraient Sanguin :

*On les voyait  
Rasant les plaines de Bondy  
Chez toi voler vers le midi  
Des extrémités de la terre.*

Car tout était facile au Raincy, les appartements d'un luxe de très bon goût, les mets savoureux, la cave choisie, la forêt giboyeuse (M. le duc de Berry tira à lui seul 294 pièces de gibier en une seule journée), et le maître de maison fait preuve d'une rare ingéniosité pour séduire son monde. Un jour, presque au hasard, Mme la princesse de Conti est menée au Raincy, et le soir, à sa vive surprise, « *on lui a préparé un théâtre fort galant* ». La comédie qu'on lui donne est entrecoupée de chants et de danses « *et tous les vers étaient à sa louange* ».

Au demeurant, les gens portant blason ne sont pas les seuls à venir au Raincy. Des hommes de lettres qui eurent leur heure de célébrité, tels que Launoy, Fuzelier, Dauchet, y rencontraient Procope, le musicien fils du cafetier, les chirurgiens Lapeyronnie et Dibon, le danseur Nivernois, l'imitateur loeillet, les actrices Quinault et Balincourt, etc ... Piron, le fameux Piron qui ne fut rien, pas même académicien, y loge en permanence, et ce spirituel excentrique, ce fou de génie, paie son écot en vers et saillies irrésistibles. Un chroniqueur raconte que, le jour de son arrivée au Raincy, Piron, ennuyé de prendre son repas seul dans son appartement, fit venir la concierge du château pour lui tenir compagnie. Le poète, s'apercevant que c'était une janséniste convaincue, affecta d'être un jésuite outré. La discussion s'envenima si bien que les domestiques du château accoururent pour séparer les antagonistes. La joute entre le poète et la concierge reprit le lendemain, les jours suivants, et toujours Piron revenait à son refrain « *Chacun son goût, madame Lamarre, pour moi je veux être damné* ». On en était là lorsque Sanguin voulut savoir si Binbin, surnom de Piron, se plaisait au château. « *Certes, répond le pince-sans-rire, mais madame Lamarre ne veut pas ....* ». « *Comment, morbleu, elle ne veut pas, s'écria Sanguin sans en attendre davantage, mais j'entends que tu sois le maître ici, qu'on se plie à tes volontés, etc ...* ». Piron, ravi du quiproquo qu'il avait créé, s'esclaffait et la pauvre

concierge janséniste, se doutant qu'elle était mystifiée, se contenta dorénavant de prier pour ce monstre qui voulait être damné.

Il serait fort agréable de multiplier les anecdotes de ce genre, mais Piron avait l'esprit trop fertile pour qu'on puisse en faire le tour en une causerie. Croyez bien, du reste, qu'il ne fait pas le pitre à longueur de journée au Raincy, il écrit sa tragédie « Gustave Wasa » qu'il dédie à son bienfaiteur le comte de Livry et qui est jouée au Théâtre Français en 1733 ; une autre pièce, « l'Amant mystérieux », inspirée par un original habitant le château, et c'est là qu'il termine « la Métromanie » en 1736.

En dehors de cette activité littéraire, Piron tient la chronique rimée du château dans laquelle il célèbre « les bons repas et les orgies de Livry », consommés en compagnie des grands seigneurs qui hantaient les lieux :

*Le bon père, pacha, Mehemet Effendi  
Le duc, Milord, le Czar Pierre  
Charles d'Armagnac, etc ...*

Mais il est plus discret en ce qui concerne les noms des dames qui faisaient du château

*L'Isle de Cythère  
Sans sortie de l'Isle de France*

Plus tard, Piron, revivra en pensée les beaux jours du Raincy et la foule turbulente et joyeuse qui accourait vers cet éden :

*Tels enfin qu'autrefois, quand la saison des fleurs  
Et l'oranger hors de sa serre  
Avaient à peine reverdi  
Tes bois, ton parc et ton parterre*

Piron rimaille si bien et son esprit caustique et son esprit est si attentif à saisir le petit ridicule de ses voisins qu'il commet les plus invraisemblables étourderies. Un jour, tout absorbé dans ses pensées, il gravit les degrés d'une échelle double dressée dans le parc et s'installe à son sommet pour prendre des notes. C'est là que le retrouvèrent ses amis qui le raillèrent sans pitié d'enfourcher un Pégase aussi original. Le lendemain, ils avaient installé une selle et des étriers au haut de l'échelle. Une autre fois, se promenant encore dans les jardins, il bute contre un caillou du chemin et s'étale de tout son long. Bientôt, un poteau marque l'emplacement de la chute de Binbin et les hôtes du château s'interrogent sur la signification de la lettre P dont est marquée chacune de ses faces. Elle rappelait simplement que Piron Passant Pensa Périr.

*C'est sous le joyeux règne de Piron que fut célébrée au Raincy une fête du Régiment de la calotte. Rappelons en deux mots que le facétieux régiment, fondé par deux amis de PIRON, était constitué, à leur corps défendant, il n'est pas besoin de le dire, par tous ceux qui avaient commis quelque énorme sottise, bévue retentissante ou étaient affligés des plus criants ridicules. Les grades, cela va de soi, étaient proportionnés au travers visé et décernés par brevet dont les*

*formules étaient souvent redoutables par l'esprit endiablé qui présidait à leur rédaction. L'état-major du Régiment poussa la parodie jusqu'à créer un étendard et frapper des médailles qui sont aujourd'hui des pièces de collection très recherchées. Il tombe sous le sens que les actes du régiment ne pouvaient être rédigés dans la langue vulgaire, mais en vers souvent fort cocasses, tels ceux ordonnant la frappe des médailles :*

*Nous, général de la calotte  
Poussés par la même marotte  
Qu'avaient les Grecs et les Latins  
Pour perpétuer leur mémoire,  
Afin de conserver la gloire  
Du régiment des Calotins,  
Voulons qu'on frappe une médaille  
Qui fasse nargue à l'antiquaille,  
Ordonnons au sieur Rocterius  
Le graveur de notre monnaie  
De graver avec beaucoup d'art,  
Le grand Dieu Momus d'une part  
Assis sur un léger nuage  
Et, montrant un riant visage,  
Avec ses beaux mots à l'entour :  
C'est régner que de savoir rire.*

Lorsque le comte de Livry devint propriétaire du Raincy, le siège du Régiment de la calotte fut fixé au château, ce qui explique que, le titre de généralissime étant devenu vacant, la cérémonie d'investiture de son successeur s'y soit déroulée. Le nouveau titulaire était M. de Saint-Martin, lieutenant des gardes françaises, qui reçut son brevet à l'issue d'un repas pantagruélique émaillé d'intermèdes burlesques. Piron, superbement costumé, figurait le « représentant des quatre parties du monde » et donnait le branle de la fête. Le nouveau général, qui avait fini par se laisser persuader qu'il tenait ce titre du roi, présidait majestueusement le banquet et donnait l'exemple de nombreuses libations. Lorsqu'il fut complètement ivre, on le plaça dans une sorte de catafalque promené en grande pompe au milieu de force décharges d'artillerie, qui le tirèrent de son sommeil. Ayant manifesté le désir de se coucher, on le transporta dans sa chambre en cet appareil, et ses gardes du corps l'aidèrent à se dévêtir avec une telle complaisance qu'il se trouva bientôt dans ce costume sommaire qui ne permet plus de distinguer un général, fût-il du Régiment de la calotte, d'un simple soldat de 2ème classe.

Après ces réjouissances épicuriennes, si caractéristiques d'une époque dont la gaité frondeuse frôle souvent le libertinage, le rideau tombe à nouveau sur le Raincy. Le comte de Livry meurt en 1741 et son domaine passe à son fils Paul, décédé sans postérité en 1758. Son unique héritier était Hippolyte Sanguin qui quitta l'ordre de Malte pour épouser Thérèse Bonne Guillain de Bénouville, laquelle, soit dit par parenthèse, est une ancêtre du Général Guillain de Bénouville, héros de la Résistance, et auteur du livre intitulé « Le sacrifice du matin ».

Ces deux derniers Sanguin furent de ternes châtelains. Sages ou impuissants, ils furent sans histoire et Hippolyte vendit tout l'héritage en 1768 à Louis-Philippe, duc d'Orléans.

Des raisons pratiques poussaient, dit-on le duc à réaliser cette acquisition, mais il avait en tout cas une raison sentimentale qui s'appelait Mlle Le Marquis, une ancienne actrice, à laquelle il avait acheté la seigneurie de Villemomble. Les deux domaines étant voisins, une porte fut percée dans le mur mitoyen, qui permit au duc de rendre visite à Mme de Villemomble sans exciter la verve du voisinage. Car il faut rendre cette justice à la décence du duc, qu'il n'admit jamais la présence de Mlle Le Marquis au Raincy qu'en qualité d'invitée, d'amie très chère, bien que la déplorable conduite de la duchesse, depuis son veuvage, l'aient autorisé à toutes les libertés. C'était naturellement une amie très gâtée, très choyée, toute la gamme des aimables divertissements de l'époque fut épuisée en son honneur. Elle devint l'héroïne obligée de tous les impromptus joués au Raincy pour le duc qui raffolait de théâtre.

Mais les amours humaines, fussent-elles ducales et rainciennes, ne peuvent braver le temps ; au long aller, le duc se lasse de donner la réplique à Mlle Le Marquis. D'autant plus que derrière le rideau d'Arlequin, une autre partenaire lui fait comprendre par un jeu sans équivoque qu'elle est prête à signer tous les contrats. Un beau jour, Mlle Le Marquis est répudiée, elle jouera seule, ou plutôt avec ses trois enfants et sa terre de Villemomble, quatre présents de son amant, car Mme de Montesson s'empare de son cœur, de la main et... du théâtre du duc, dont elle se fait aimer, épouser, et pour lequel elle joue la comédie sur la scène du Raincy. Le chansonnier Charles Collé est même chargé de remanier « La mère coquette » de Quinault et d'intituler la pièce « Le Raincy » pour la jouer sur la scène du château.

Cette scène, pour laquelle le duc d'Orléans fait dresser trois ou quatre plans d'aménagement, n'est pas son unique souci. Conseillé par Mme de Montesson, il transforme le château et le parc. Dans l'un, on aménage des petits appartements pour les invités, notamment Mlle de Chartres, dans l'autre on trace la rivière anglaise, on dresse de petites fabriques dans le goût de Trianon, parmi lesquels figure, bien entendu, une laiterie. Celle-ci est en marbre blanc, depuis la table garnie de consoles et les quatre bassins avec des jets d'eau, jusqu'aux statues qui ornent la grande salle. La vraisemblance n'y trouve peut-être pas son compte, mais les dames en robes à paniers et les messieurs en jabots de dentelle y joueront agréablement au berger et à la bergère.

Jouer semble être en effet la préoccupation dominante des hôtes du Raincy à cette époque. Non certes que tout ce monde soit léger ou superficiel, de lourds tracas étreignent bien des cœurs et des esprits, et déjà nombre de ces cous gracieux, jaillissant de flots de Malines ou de Valenciennes sont marqués par le Destin d'une tragique ligne rouge. Mais on laisse ses tourments à Paris et l'on ne songe plus ici qu'à se transformer en personnages des tableaux de Lancret, de Watteau ou de Greuze. Une houlette dorée à la main, on poursuit des moutons enrubannés de rose sur des gazons anglais. On pousse de petits cris d'horreur en passant devant la boucherie chinoise du parc où se dépèce le gibier, on s'effraie

un peu en frôlant la grotte de carton-pâte et une promenade en bateau sur les lacs donne prétexte à mille galanteries. Souper dans les maisons russes, dont les murs figurent des troncs d'arbres mal équarris, donne l'illusion qu'on aime la simplicité. Avec un peu de complaisance on se croit perdu au fond d'une campagne entre les meubles rustiques de l'Ermitage, dont la terrasse est pourvue de bancs tournants mus par des domestiques dissimulés dans une cave et qui permettent d'admirer le magnifique paysage d'alentour. Les jours de réception, un valet du duc ayant logement à l'ermitage, endosse une robe de bure, ajuste une fausse barbe, ce qui suffit largement à lui donner les apparences d'un authentique ermite, et, bâton à la main, déambule dans les allées du parc, disant la bonne aventure aux gens qu'il rencontre ou marmonnant de sentencieuses formules apprises par cœur. La sinécure, à ce qu'on dit, rapportait 900 livres par an.

Au demeurant, ce frivole d'Orléans, sait avoir un cœur délicat, et Labédollière raconte de lui cette fort jolie anecdote :

« Se trouvant égaré un jour dans la forêt de Bondy, le duc, exténué de fatigue et mourant de soif, alla frapper à la porte d'une cabane de paysans. On ne le connaissait pas. Cordialement accueilli par ces braves gens, il fut bientôt au courant de leur histoire. Le fils qui venait d'être père pour la première fois allait faire baptiser son enfant et il était au désespoir ; le parrain, étant tombé malade, ne pouvait venir. Le duc d'Orléans s'offrit pour le remplacer, si toutefois la commère voulait bien l'agréer. Celle-ci, une belle fille qui était fiancée au parrain indisposé, fit ostensiblement la moue quand elle connut le nouvel arrangement, mais, pour ne pas faire manquer la cérémonie, elle finit par consentir, quoique bien à contrecœur, à accepter l'inconnu pour compère. Le curé de l'endroit ne connaissait pas le duc d'Orléans, depuis peu installé au Raincy. On demande le nom des témoins, puis du parrain. « D'Orléans, répondit celui-ci. Et tout le monde de sourire à ce nom de roturier semblable à celui du prince ; mais quel fut l'étonnement de tout le baptême quand, invité à décliner ses qualités, le parrain énuméra ses titres. On crut tout d'abord à une mystification mais le duc reconnu par un habitant du village, le doute ne fut plus possible. Il va sans dire que le prince fit à la commère et au filleul des cadeaux qui les convainquirent tout à fait de ses droits à porter de si beaux noms. »

À la mort du vieux duc d'Orléans survenue en 1785, le Raincy passe aux mains de son fils, Louis Philippe Joseph Égalité que l'Histoire connaîtra sous le nom de Philippe Égalité. Le nouveau duc d'Orléans, qui était l'anglophile que l'on sait, ne pouvait se contenter des transformations approximatives de son père, et il fit venir au Raincy un jardinier écossais du nom de Thomas Blaikie, dont le journal intime « *Diary of a scotch-gardner* » va nous donner quelques aperçus pittoresques sur la vie du château.

À l'époque où Thomas Blaikie entre au Raincy, on projetait de marier le duc d'Angoulême, fils du comte d'Artois (futur Charles X) à Mlle d'Orléans ; dans l'espoir de favoriser cette union, le duc d'Orléans organisa une chasse à courre en forêt de Bondy et un grand dîner en l'honneur du comte d'Artois. Celui-ci et sa suite arrivèrent à cheval au rendez-vous de chasse où les attendait la foule très

brillante des invités. Le comte et le duc se prodiguèrent mille marques d'amitié, mais, avant le départ de la chasse, le comte d'Artois prit Blaikie à part et lui demanda ce qu'il faisait au Raincy. L'autre répondit qu'il était chargé de transformer le parc sur les indications du duc d'Orléans qui voulait en faire un jardin anglais dessiné d'après les règles de l'art. Et le comte, dans un grand éclat de rire, de dire au jardinier stupéfait : « Vous savez que le bougre est plus riche que moi, ne le ménagez pas ». Blaikie en tira de vigoureuses conclusions sur l'hypocrisie des grands, laquelle du reste ne dura guère car Marie-Antoinette fit échouer le projet de mariage et le duc d'Orléans devint ouvertement l'ennemi de la cour.

Madame de Montesson avait introduit au Raincy son neveu, le marquis Ducrest, ancien officier de marine, frère de Mme de Genlis, et dont la vanité était proverbiale. Ducrest était devenu chancelier du duc d'Orléans, auquel il parvenait parfois à faire accepter des idées saugrenues. C'est ainsi qu'après avoir projeté d'installer une fabrique de cire dans le pavillon de la pompe, il se fit autoriser à construire une laiterie et une orangerie en carton. Le procédé, qui était de son invention, consistait à coller sur un lattis de bois et vernir des feuilles de papier constituant les murs. Tout alla bien jusqu'au premier orage qui décolla les édifices et les dispersa à travers le parc sous forme de feuilles de très bon papier à écrire, irrémédiablement perdu, ce dont le brave et économe Blaikie ne se consola jamais.

On continuait donc à jouer avec ce grand et beau jouet qu'était le Raincy, et que le duc s'amusait à transformer en une véritable colonie anglaise. Il y avait un jardinier anglais pour les pelouses et les orangers, un garde anglais pour les cerfs, les singes et les oiseaux installés à grands frais dans le parc, un veneur anglais, un fermier anglais. Accidentellement, un vague intendant était français, mais comme il avait séjourné longtemps en Grande Bretagne, il assurait être plus anglais qu'aucun anglais.

De toutes ces ruineuses fantaisies, le duc ne paraît guère avoir le temps de jouir. La politique l'accapare et l'époque n'est plus aux réceptions mondaines ni même aux soupers champêtres. La duchesse d'Orléans, elle, réside de temps à autre au Raincy, en compagnie de quelques intimes, c'est là qu'elle attendra dans l'anxiété les conséquences de la prise de la Bastille. En 1791, cependant, le duc chasse à courre en forêt ; en 1792, il passe encore des baux avec ses locataires. Mais, l'année suivante, le rideau tombe une fois de plus lourdement sur le Raincy, sous la forme du couperet de Samson, qui, le 6 novembre 1793, tranche le col de Philippe Égalité.

En fait de réception, le Raincy ne va plus connaître, durant un certain temps, que celles, peu recommandables du citoyen Christnacht. Ce Christnacht était un ancien domestique du duc auquel celui-ci avait donné une pension de 500 livres et la permission d'ouvrir un café dans les maisons russes. Ce genre d'établissement connaissait alors une très grande vogue et l'on venait en foule au Raincy, où s'organisaient des parties fines dégénérant le plus souvent en véritables orgies. Thiroux, ancien nourrisseur de vaches et instituteur public, inénarrable directeur de l'établissement rural installé dans les jardins s'effraya

du tapage organisé par trois groupes de « bandits qui ont blessé la pudeur des habitants du parc » et obtint la fermeture du café dont la présence allait faire du Raincy « le rendez-vous de la crapule de Paris ».

De mains en mains, le Raincy revient un moment, sous le Directoire, entre celles d'un Sanguin de Livry. Les fêtes reprennent alors de plus belle, dans cette fièvre et ces rires nerveux de l'époque qui succède à la Terreur. Les derniers hôtes du Raincy appartiennent à l'aristocratie nouvelle, celle de la Réaction thermidorienne. Madame Tallien, Madame Récamier, demi-nues sous leurs robes de gaze, les chevilles cerclées d'or, en sont les invitées permanentes et le fameux danseur Trenitz, le Vestris des salons, danse souvent au Raincy. Le munitionnaire Ouvrard, locataire puis propriétaire du château, reprend la glorieuse tradition des fêtes éblouissantes qui lui donnent l'occasion de dépenser un peu de son immense fortune. Écoutons-le parler de son beau jouet avec le contentement un peu naïf du parvenu, glorieux de dénombrer comme des pièces de collection, les grandes figures qui hantent ses salons :

*« J'habitais le Raincy depuis plusieurs années. Je n'avais rien négligé de ce qui pouvait rendre agréable cette magnifique demeure : parc peuplé de gibier de toute espèce, meutes de chiens, écuries bien garnies et grande chère attiraient eu Raincy tout ce qu'il y avait de distingué, de plus élégant dans la société. On y venait chercher avec l'empressement qui constitue la vogue, ces amusements si variés, dont à cette époque la réunion ne se fût rencontrée nulle part. le maître de la maison voulait que son absence même ne nuisît en rien à cette hospitalité qui lui paraissait le plus bel attribut de la fortune. Sans que je fusse au Raincy, les personnes de ma connaissance qui voulaient s'y promener y étaient reçues avec empressement, trouvaient des tables servies et toutes les prévenances accoutumées.*

*Si les albums eussent été en usage, il serait curieux aujourd'hui de rechercher la nomenclature de toutes les personnes que j'ai reçues au Raincy. On y verrait des rois, des princes, des lords, tout ce que la noblesse, les lettres et les arts offraient de plus éminent ».*

Propriétaire désintéressé, Ouvrard offre les pavillons de la porte de Chelles et de la Pompe à Berthier qui y reçoit souvent le 1er Consul. Au moment de partir pour l'Égypte, il y installe sa maîtresse, Madame Visconti, qu'il remplacera plus tard dans son cœur et dans son pavillon par Mlle Raucourt, artiste fort connue qui fait sensation au Raincy parce qu'elle chasse à longueur de journée ... habillée en homme.

Ouvrard, poursuivi par la haine de Napoléon, crut se ménager un appui solide en louant le Raincy à Junot, gouverneur de Paris. L'épouse de Junot, la charmante duchesse d'Abrantès, nous conte dans ses mémoires qu'elle n'osa pas croire à son bonheur en apprenant qu'elle devenait châtelaine du Raincy.

Les fêtes commencèrent aussitôt que fut achevée l'installation de Junot. Madame Mère fut conviée à présider la première. Elle se refusa à ce que cette pendaison de crémaillère prit l'apparence d'une réception officielle et dressa elle-même la liste des invités qu'elle désirait rencontrer au Raincy. Après le déjeuner, on se

promena en calèches à la Daumont et chacun s'extasia sur la magnificence des ombrages du parc dans lequel les grelots des chevaux faisaient se lever la horde fauve des daims et des cerfs. Le lendemain, on reçoit la grande duchesse de Berg et M. de Monbreton, écuyer de la princesse Borghèse, pour lesquels on courre le cerf toute la matinée ; le soir, on fait de la musique et Mme d'Abrantès chante Camille avec Nicole Isouard, agréable artiste habituée au château. Quelques jours après, les Junot reçoivent l'impératrice Joséphine, puis la princesse Borghèse, qui prétend courre le cerf en palanquin et n'abandonne cet extravagant projet que sous les railleries de ses amis.

Les appréciations flatteuses données aux réceptions des nouveaux châtelains leur tournent un peu la tête. Ils veulent se surpasser eux-mêmes et l'on commence à dire que Junot « fait le petit duc d'Orléans ». Cependant, on n'avait rien vu et, lorsque Caroline Murat, grande duchesse de Berg, devint la maîtresse du duc d'Abrantès, les fêtes de nuit données en son honneur au château conjugal du Raincy, dépassèrent si bien la mesure que Napoléon expédia son brillant général exercer ses talents de conquérant ... sur le Portugal.

Junot bouclait ses malles lorsque le Raincy fut le théâtre d'une singulière réception où le tragique le dispute au burlesque. Voici en quelles circonstances elle eut lieu :

Napoléon qui avait fait divorcer son frère Jérôme d'une femme dont il était fort épris, l'avait remarié à la princesse de Wurtemberg, avec laquelle il ne s'était jamais rencontré. Le maréchal Bessière était allé épouser la princesse au nom de Jérôme et la jeune mariée approchait de Paris lorsque Napoléon décida que la première entrevue des deux conjoints aurait lieu chez les Junot, au Raincy. Madame Junot, prévenue la veille au soir, prend ses dispositions en bonne maîtresse de maison, et tout est prêt, même l'inévitable chasse, lorsque la princesse arrive au Raincy. Vers la porte de Chelles, on retrouve la meute et les piqueurs, et l'on relance un jeune daim.

L'éclatante livrée des valets, les cris des chiens, les appels des trompes de chasse créent une ambiance fiévreuse et un peu sauvage à laquelle on ne peut échapper. Mme de Wurtemberg se prend au jeu et semble sortir un peu de sa tristesse. Vers trois heures, on rentre au château pour se délasser et s'habiller pour le dîner. Chacun se retire dans son appartement. Tout à coup, une femme de chambre entre, affolée chez Mme Junot : « *La princesse n'a pas de chemise à se mettre* » crie-t-elle à sa maîtresse. De fait, les fourgons de la jeune mariée roulaient déjà vers Paris et ses femmes de chambre, dans la bousculade du départ, avaient oublié d'en tirer cet accessoire que les dames jugeaient alors indispensables à leur toilette. Ce qui rendait la situation particulièrement dramatique, c'est que Mme Junot, enceinte de six mois, n'atteignait pas encore la moitié du tour de taille de la princesse, qui était énorme. En cherchant bien cependant, on finit par trouver une chemise un peu plus grande que les autres, la pauvre femme entra dedans « exactement comme dans un étui », dit Mme d'Abrantès, quant aux poignets, on les coupa.

Enfin, congestionnée, suante, ses gros membres moins meurtris peut-être par la chemise trop étroite, que ne l'était son cœur broyé par une terrible

appréhension, la princesse fut prête à accueillir son seigneur et maître. Il arriva dans un nuage de poussière soulevé par sa berline, s'approcha de sa femme, salua, parla de son voyage, tout cela avec l'enthousiasme d'un fonctionnaire à sa tâche. Elle, femme du monde accomplie, avait surmonté son affreux émoi ; calme, souriante, elle fut digne, simple et gracieuse ; mais, à peine Jérôme avait-il tourné les talons que la malheureuse, ayant accompli son devoir de princesse, redevint femme et s'évanouit.

Ce fut, semble-t-il bien la dernière et combien étrange réception donnée au Raincy. Louis-Philippe, alors qu'il n'était que duc d'Orléans, y résida souvent et l'on sait qu'on vint l'y chercher pour lui offrir la couronne de France, mais il s'intéressa surtout à son domaine en propriétaire foncier et en chasseur. Le château, les différents édifices du parc s'acheminèrent rapidement vers une ruine totale. Les conduites d'eau qui alimentaient la grotte des bains éclatèrent et l'étang devint une sorte de borbier, bien incapables de porter les barques montées par des couples élégants, tels que nous les montrent les lithographies romantiques.

Il n'y aurait plus de vie mondaine au Raincy et il semble que le destin se soit acharné à effacer le souvenir des fastes d'autrefois. Peut-être, trop souvent ceux-ci furent-ils excessifs et frisèrent-ils l'inconvenance. Mais, avant de les condamner, assurons-nous de ne pas mériter de l'histoire un jugement aussi sévère. Dans les missions dont la divine sagesse a chargé les différents peuples de la terre, celle de répandre la joie et l'aimable fantaisie est échue, parmi beaucoup d'autres, à la France. Elle aurait tort de s'y dérober et nous serions des censeurs bien austères si nous étions les premiers à lui reprocher de passer parfois la mesure.

Nous sommes loin, du reste, d'être aussi légers que nous l'assurons nous-mêmes et j'en veux pour preuve que si les rires, les chansons et la plaisante artillerie des bouteilles qu'on débouche n'ont cessé de retentir dans nos banlieues, leur vie intellectuelle est demeurée ardente, profonde et plus rayonnante que jamais.

L'inlassable patience avec laquelle vous avez écouté cette causerie en est le plus éclatant témoignage.